

DÉTISSE,
DÉVOILER :
PAYSAGES
CHIRAUX
DE L'EXIL

Eugenia Reznik
Patil Tchilinguirian

Commissaire : Anna Kerekes

8 avril au 31 juillet 2022



ÉCOUTER, TISSER, BRODER DES LIENS

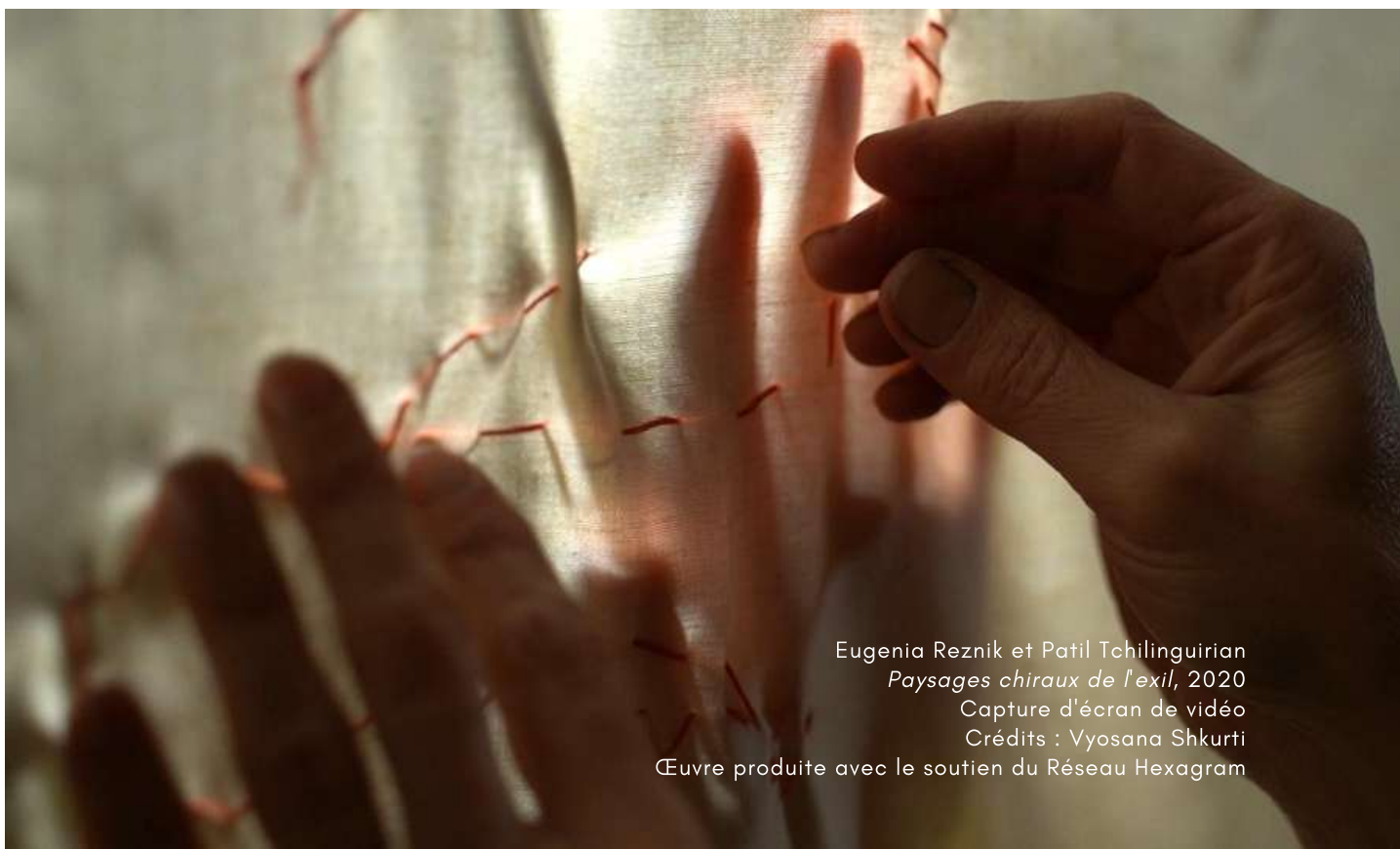
Détisser, dévoiler : paysages chiraux de l'exil est un dialogue entre deux artistes, Eugenia Reznik et Patil Tchilinguirian. L'exposition anime des récits intimes du déracinement et de l'enracinement que les artistes rapportent au fil de leurs rencontres.

Née en Ukraine, Eugenia vit actuellement entre la France et le Québec. Patil, pour sa part née au Liban d'une famille arménienne, vit actuellement au Québec. Issues de l'immigration, leurs expériences les ont poussés à porter une attention extrême à l'écoute de soi et de l'autre. Par conséquent, les œuvres de l'exposition à L'Imagier – qui pour la plupart, ont été produites spécialement pour l'occasion – répondent à un besoin de mettre en lumière ces histoires entendues, mais peu racontées. Elles contribuent à la construction d'une durabilité culturelle en donnant voix aux personnes silencées ou du moins, peu représentées dans notre société.

Les pratiques d'Eugenia et de Patil touchent à la fois aux fibres et au langage. Elles nouent les histoires orales sous forme d'installations sonores, sculpturales, de vidéos, de dessins et de broderies. Il est intéressant alors de noter que le textile et le texte partagent la même étymologie. Les motifs et trames constituent un langage tissé et codifié qui reste caché d'une manière ou d'une autre, devant des yeux non-initiés.

Les pratiques des deux artistes se complètent mutuellement comme deux mains qui se ressemblent. Elles offrent aux visiteurs des interrogations partagées, bien qu'asymétriques. Le titre de l'exposition se réfère ainsi à la notion de chiralité[1] pour désigner une stratégie particulière de collaboration artistique. La source de leur démarche chirale est marquée par la relation aux fibres, aux plantes et plus généralement au vivant. L'interdépendance des quatre mains forme une association harmonieuse où l'alliance se tisse avec des proches, que ce soient des humains ou d'autres espèces.

[1] Le mot chiralité est dérivé du grec χεῖρ (kheír) signifiant la main. Elle désigne la propriété d'un objet qui existe sous deux formes, qui sont l'image l'une de l'autre dans un miroir plan et ne sont pas superposables.



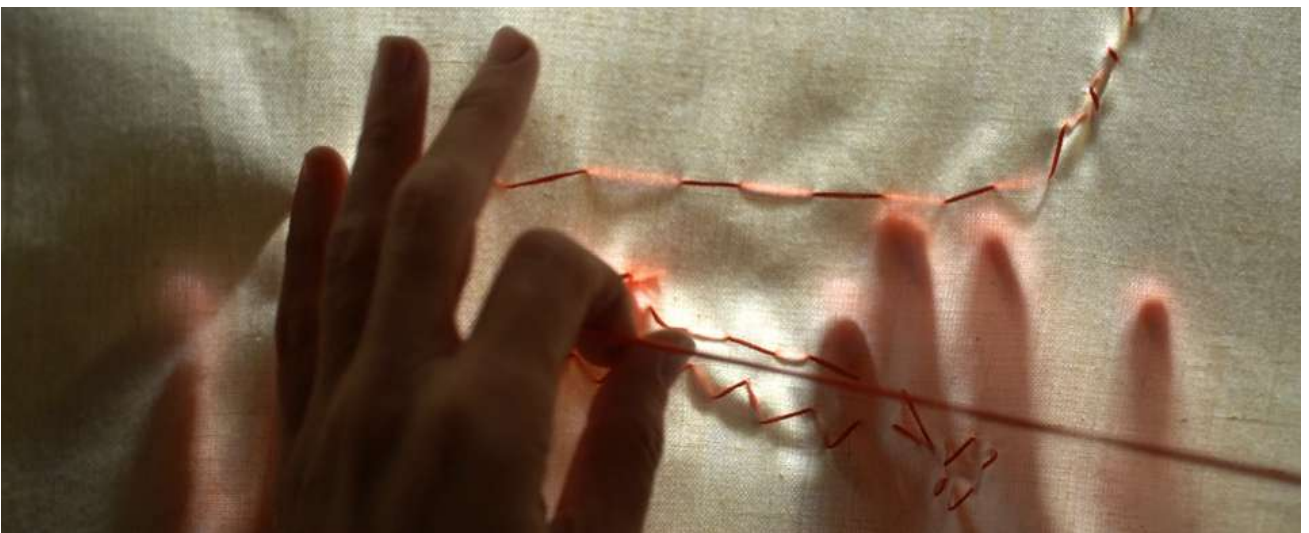
Eugenia Reznik et Patil Tchilinguirian

Paysages chiraux de l'exil, 2020

Capture d'écran de vidéo

Crédits : Vyosana Shkurti

Œuvre produite avec le soutien du Réseau Hexagram



L'œuvre centrale de l'exposition, *Paysages chiraux de l'exil* (2020), est une œuvre vidéo coproduite. Elle témoigne de la rencontre performative des deux artistes entrant en contact direct, tout en s'appuyant sur leurs origines différentes. Au début, l'action les submerge au-delà des mots quand des deux côtés d'un tissu opaque elles passent une aiguille avec un fil rouge d'une main à l'autre. Les récits jaillissent, non pas dans leur langue maternelle, mais en français et en anglais. Leurs souvenirs et parcours de vie se répondent par le biais de ces langues étrangères. Le fil rouge tissé et détissé lentement dans la vidéo apparaît ainsi comme une métaphore des allées et venues dans cet espace de rencontre. Il dessine les cheminements et points d'ancrage sur une membrane sensible, tant un voile qu'un épiderme, tendus entre les deux personnes.

La performance filmée est accompagnée d'une autre œuvre co-créée, intitulée *Le mur des déplacements* (2022). Ce sont deux objets d'apparence anodins (une boîte à lunch et une pendule). Les objets, également évoqués dans la vidéo, ont poursuivi les artistes jusqu'à aujourd'hui dans leur perte de racines et, en parallèle, leur recherche des origines. Accrochés au mur en parallèle de leur récit intime retranscrit, ils questionnent la fragilité d'un héritage matériel et immatériel.

De fil en aiguille, Eugenia et Patil posent une réflexion sur les identités culturelles, leur préservation et régénération. Dès lors, les artistes manient avec soin les traces des trajectoires parcourues par elles-mêmes et leurs êtres chers. Elles tissent, détissent et retissent sans cesse des liens à travers les formes exposées, que ce soient des étoffes, de la broderie ou des habits.



Patil Tchilinguirian
Armenian Spatial Imaginaries (détail), 2019
Broderie



Patil Tchilinguirian
Armenian Spatial Imaginaries, 2019
Broderie

Sur du lin teint à la main avec de la grenade et brodé numériquement, Patil trace un paysage, une unité d'espace affectif qui apparaît au-delà des conflits géopolitiques. Que ce soit à partir des matériaux physiques, comme les fibres des plantes et des fils de tissu, ou des matériaux imagés des paysages enfouis dans la mémoire, l'œuvre *Armenian Spatial Imaginaries* (2019) participe à la constitution d'un nouveau maillage de l'histoire pour le présent et l'avenir. Ce maillage a la particularité de passer outre les frontières et les générations.



Eugenia Reznik
Histoire des roses rouges, 2021
Capture d'écran de vidéo



Eugenia Reznik
Porter, 2019
Photographie numérique

Le lin comme matériau de base, fabriqué depuis des millénaires à la main, se profile en tant que fond d'un paysage (*Paysages chiraux de l'exil*, 2020, et *Armenian Spatial Imaginaries*, 2019), mais également comme matière première des vêtements. Dans la série de trois photographies intitulée *Porter* (2019), Eugenia travaille sur son propre héritage vestimentaire légué par ses parents. Étant donné que ces tenues sont soigneusement gardées dans des boîtes, car considérées comme trop précieuses pour être portées, l'artiste joue avec l'ambiguïté de les faire porter. Pour réaliser le portrait de sa mère dans sa résidence actuelle, elle lui demande de ne pas enfiler la robe avec les motifs ukrainiens, mais de la soutenir sur sa peau directement. L'artiste renverse ainsi la fonction de l'habit : ce n'est plus lui qui protège le corps, mais inversement, le corps qui le protège, sans être dévoilé. Le portait entier de sa mère assise n'apparaît que dans la vidéo intitulée *Histoire des roses rouges* (2021). La voix off raconte la transmission de grand-mère en fille sur quatre générations, d'une chemise de nuit confectionnée avec les motifs traditionnels ukrainiens de roses rouges.



Eugenia Reznik
À travers les trous de la broderie, 2019-2022
Broderie sur lin



Patil Tchilinguirian
The Leftovers of the Sword, 2019
Installation interactive
Crédits photo : Agustina Isidori, modèle : Ceyda Yolgörmez

Dans le travail de Patil, les vêtements sont politisés, raison pour laquelle ils sont considérés trop dangereux pour être portés et donc menacés de disparaître. L'œuvre *The Leftovers of the Sword* (2019) prend sa source dans l'interrogation sur la manière dont il est possible de traiter le traumatisme culturel arménien du génocide. En créant à la main ce « vêtement sonore » en feutre, inspiré du « kepenek » traditionnel, l'artiste contribue à promouvoir un espace sécuritaire où l'immersion dans l'histoire est possible sans jugement. Par le toucher et l'écoute, la sensibilisation pour la lutte invisible des « Arméniens cachés » [2] s'y matérialise.



[2] Les « Arméniens cachés » est un terme générique pour décrire les descendants des Arméniens ottomans, également largement reconnus par les Turcs comme des "restes de l'épée" ou des "convertis". Ces Arméniens ont été islamisés de force et assimilés à la culture turque pour échapper aux déportations et aux marches de la mort lors du génocide arménien. Les « Arméniens cachés » constituent un groupe très complexe de personnes avec des comportements et des attitudes non homogènes envers leurs identités arméniennes respectives. Alors que certains ne sont pas conscients de leurs origines ethniques et s'accrochent à leur foi musulmane, d'autres retournent clandestinement au christianisme et cachent intentionnellement leur identité en raison de la discrimination ethnique et de l'extermination physique en cours.



Patil Tchilinguirian
We Are Still Here, Still Bleeding, 2022
Sculpture en fibres avec composante lumineuse

Son œuvre *We Are Still Here, Still Bleeding* (2022) prend également sa source dans l'activisme de l'artiste à rendre visible l'hémorragie perpétuelle figurative et symbolique que subissent les Arméniens et le silence des puissances mondiales envers les histoires récentes des conflits et des pertes humaines et territoriales. Ce tapis avec une composante sonore, conçu avec une technique de tissage traditionnel arménien, dépeint et révèle de vieilles blessures rouvertes dans une nation meurtrie. Le temps considérable de confection par l'artiste est mis en parallèle avec le soin de l'écoute des récits.



À partir des témoignages, Eugenia met également le temps à l'épreuve, par le biais de ses dessins. Elle réalise des dessins sur les deux côtés d'une même feuille pour l'œuvre *La serre est dans le sac* (2022) : d'un côté, il s'agit du récit de la plante dans son milieu d'origine, de l'autre dans son milieu d'accueil. Ces feuilles sont disposées dans une boîte rétroéclairée dont la luminosité augmente et décroît lentement, tel un souffle, laissant apparaître et disparaître en transparence l'image de deux côtés. Le récit du groseillier à maquereau est réalisé également en broderie de grand format pour l'œuvre *À travers les trous de la broderie* (2019-2022).

En guise de prolongement de la salle d'exposition de L'Imagier, la visite se poursuit en plein air, dans le Parc de L'Imaginaire avec l'œuvre *Atlas de plantes déracinées* (2022) d'Eugenia. Afin d'explorer davantage les liens entre la migration des personnes et des plantes, l'installation prend forme à partir d'une dizaine de valises et sacs de voyage transformés pour accueillir de la terre ou des plantes. Une « étiquette de voyage » codée, apposée sur chaque sac permet la lecture sonore du récit de la plante. Cette installation participative évoluera pendant la durée de l'exposition. Elle s'enrichira avec de nouveaux récits de plantes étant parties constituantes des rapports interespèces et récoltés auprès des visiteurs du site.

En guise de fin de parcours d'exposition, la démarche chirale d'Eugenia Reznik et de Patil Tchilinguirian offre un regard sur l'exil en tant que phénomène touchant non seulement les individus concernés par la migration, mais également de nombreuses personnes qui ont une expérience de déracinement en un sens plus large : d'un pays à un autre ou à l'intérieur du même pays, d'une ville à une autre, d'un quartier à un autre. Au Québec, ces préoccupations sont particulièrement probantes à l'égard du tissu social. L'exposition réclame ainsi, à voix étoffée, un espace pour accorder une agence politique aux histoires perdues ou enfouies, que chacun porte en soi. Elle est un lieu d'hospitalité pour l'engagement de tous les sens et sensibilités du visiteur.



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec



Fonds de recherche
Société et culture



BIOGRAPHIES



Commissaire, artiste et chercheuse, **Anna Kerekes** est docteure en études et pratiques des arts de l'Université du Québec à Montréal. Elle embrasse la recherche-crédation comme *modus operandi* dans l'ensemble de ses pratiques hybrides. Depuis 2018, à l'invitation de Nicolas Bourriaud, elle est commissaire au MO.CO. Montpellier Contemporain où elle développe des projets d'expositions, des conférences et des publications. Elle intervient également au MO.CO. Esba (École Supérieure des Beaux-Arts) et enseigne à l'École Supérieure des Beaux-Arts de Nîmes. Sa collaboration avec Jonas Mekas a transformé la manière dont elle associe les notions de la mémoire et de la vie quotidienne à travers des pratiques artistiques. Parmi ses projets indépendants de commissaire : *Taking Care* (Ars Electronica Festival, Linz, 2018) et *Jonas Mekas. Éloge de l'ordinaire* (Centre Phi, Montréal, 2013).



Artiste d'origine ukrainienne, **Eugenia Reznik** vit et travaille entre la France et le Québec. Titulaire d'une maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal, elle poursuit ses études au doctorat en études et pratiques des arts à l'Université du Québec à Montréal en cotutelle avec l'Université Jean-Monnet de Saint-Étienne en France. Sa recherche artistique est centrée sur les questions du déracinement, de la transmission de la mémoire et de l'oubli. Elle récolte des récits de personnes déplacées et les transforme en œuvres visuelles ou sonores, en galerie ou en espace public. Dans ses projets les plus récents, l'artiste s'est intéressée aux plantes que les personnes transportent en migration et à la façon dont celles-ci témoignent des liens que ces personnes gardent avec leurs lieux d'origine.



Patil Tchilinguirian est une artiste plasticienne et conceptrice multidisciplinaire d'origine libanaise arménienne basée à Tiohtià:ke (Montréal). À la suite d'une licence en design graphique, elle s'est tournée vers l'art de la fibre et des technologies portables dans le cadre d'une maîtrise en design à l'Université Concordia. Elle combine l'artisanat et la technologie pour imbriquer la narration interactive et la conception textile. Sa pratique artistique témoigne d'un engagement social motivé par des récits transnationaux, diasporiques et politiques déterminés par le traumatisme culturel afin de dévoiler des histoires de souffrance inconnues. Patil Tchilinguirian considère le tissu en tant qu'espace de dialogue – à la fois esthétique et affectif – porteur d'un pouvoir d'amplification d'expérience incarnée. Passionnée par la durabilité culturelle et les modes de transmission alternatifs, son travail brouille les frontières entre design et art afin de sensibiliser le public aux enjeux socioculturels.

Heures d'ouverture

Mercredi : sur rendez-vous

Jeudi: sur rendez-vous

Vendredi : midi à 16h

Samedi : midi à 17h

Dimanche : midi à 17h



9, rue Front, Gatineau (Québec) J9H 4W8
(819) 684-1445 | www.limagier.qc.ca